

LA CONSCIENCE



« Seule au monde », Olivier Tibloux, 2008



Vous venez d'acheter ce livre et commencez à lire ces premières lignes, un peu étonné que l'on y parle de vous. Mais êtes-vous bien sûr d'avoir choisi ce livre en toute liberté et en toute **conscience** ? Pourriez-vous décrire encore les ouvrages qui l'entouraient ou sont-ils déjà retournés au néant ? Et les personnes de tout âge et de

toute condition qui près de vous s'arrêtaient et parfois même vous frôlaient, les avez-vous remarquées ou seulement dévisagées ? Êtes-vous seul ? Toujours le même ? Déjà un peu différent ?

Quelle que soit votre réponse, un constat s'impose : **prendre conscience** de quelque chose, d'un fait, d'un livre, d'un mot, d'une émotion, d'un sentiment ou d'un souvenir, c'est aussi et souvent en même temps négliger tout le reste.

Paradoxalement, **être conscient** ne signifie pas forcément être attentif au monde mais d'abord être attentif à soi. Vous voilà donc projeté dans le monde de **la conscience**, c'est-à-dire, pour le meilleur, le pire et pour chacun, son monde à soi.



1. Vers la conscience de soi

■ Le Fou et le Rêveur

Pour s'approcher de cette notion une première fois, essayons de comprendre que **la conscience est ce qui reste quand apparemment il ne reste plus rien**. Suivons pour cela les pas de Monsieur Descartes et tentons de refaire le chemin que suivit sa pensée dans *Les Méditations métaphysiques*.

Au départ, et comme souvent, tout commence par un simple constat qui finit par changer même les évidences. Ici, le constat est le suivant et vous l'avez déjà fait : il arrive parfois, par hasard ou non, d'admettre pour vrai ce qui ne l'est pas en réalité. Habituellement, le constat prend le nom d'erreur ou d'illusions et les choses en restent là, inchangées et familières. Mais avec Descartes, ce constat va être à l'origine d'une des expériences les plus prodigieuses de l'histoire de la pensée, et de la pensée tout court : **l'expérience de la conscience de soi**.

Explorons le chemin par nous-même : si j'ai déjà pris pour vrai ce qui ne l'était pas, comment puis-je, à l'instant même où je lis ces lignes, être assuré de ne pas être encore dans l'illusion ? Comment être sûr de ne pas me tromper ou être trompé ? Et puisque je sais que l'on m'a déjà trompé quelques fois à propos des sujets les plus divers et même parfois au sujet

des sentiments, comment ne pas penser à présent qu'il est possible que je sois dans l'illusion bien plus que je ne le crois. Pour éloigner ce soupçon et éviter qu'il ne se transforme en crise, la solution est simple : il me faut prendre le temps, une fois dans ma vie, d'examiner ce que je sais, ce que je crois ou ce que je crois savoir ; mais cela revient à **douter de tout** ce que je croyais vrai et même de ce que je pensais faux.

Une vie ne suffirait pas à examiner tout cela ; il me faut donc une **méthode** qui puisse s'attaquer à la base de toutes mes opinions, à la **racine** de toutes mes croyances – une méthode **radicale**. Et de fait, mes opinions, mes croyances et mes préjugés ont un point commun : je les ai eu après avoir vu, entendu, touché ou senti quelque chose, et donc toujours au départ en m'appuyant avec confiance sur mes sens. **Douter de tout, c'est donc pour chacun se demander s'il peut faire confiance à ses sens.**

Descartes, *Méditations métaphysiques*, Première méditation, 1641

« Maintenant donc que mon esprit est libre de tous soins, et que je me suis procuré un repos assuré dans une paisible solitude, je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions. Or il ne sera pas nécessaire, pour arriver à ce dessein, de prouver qu'elles sont toutes fausses, de quoi peut-être je ne viendrais jamais à bout ; mais, d'autant que la raison me persuade déjà que je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher de donner créance aux choses qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables qu'à celles qui nous paraissent manifestement être fausses le moindre sujet de douter que j'y trouverai suffira pour me les faire toutes rejeter. Et pour cela il n'est pas besoin que je les examine chacune en particulier, ce qui serait d'un travail infini ; mais parce que la ruine des fondements entraîne nécessairement avec soi tout le reste de l'édifice, je m'attaquerai d'abord aux principes sur lesquels toutes mes anciennes opinions étaient appuyées.

Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés. »

Je sais, mieux encore je sens, que mes sens ne sont pas infaillibles : il m'arrive de ne pas bien voir, entendre ou comprendre, et parfois même de confondre certains visages avec d'autres. Il arrive même à certains de prendre leurs désirs pour la réalité – ce que qualifie précisément le mot **illusion**. Et si j'étais fou, qui me le dirait ? Le véritable fou n'est-il pas celui qui ne s'aperçoit pas de sa propre folie ? **Je suis peut-être un fou qui vit dans l'illusion en la prenant pour la réalité.** Et même si je ne suis pas fou,

comment puis-je affirmer connaître la réalité ? Les choses m'apparaissent maintenant tellement incertaines que je me demande si je ne suis pas en train de rêver tout cela. Et **si je suis en train de rêver, je suis aussi le jouet des illusions, et si le rêve dure toute la vie...**

On sent bien à refaire le cheminement de Monsieur Descartes que son questionnement est toujours intime et moderne, et qu'il concerne chacun de nous, au plus profond. Il est celui de Néo dans le film *Matrix*, celui que nous vivons à chaque fois que notre monde vacille. **Il est le cheminement personnel qui mène à la conscience de soi.** Qu'est ce que cela signifie ?

Cela signifie que pour pouvoir douter (de tout), imaginer (que je suis fou), rêver (sans savoir si le rêve s'arrêtera), et être trompé, il faut bien que je sois quelque chose, et plus précisément quelque chose qui pense. Et s'apercevoir de cela, c'est pour chacun dans l'intensité et l'intimité de son expérience et de son cheminement **prendre conscience de soi et en même temps de son existence : cogito ergo sum.**

Descartes, *Méditations métaphysiques*, Première méditation, 1641

« Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits, ni aucuns corps ; ne me suis-je donc pas aussi persuadé que je n'étais point ? Non certes, j'étais sans doute, si je me suis persuadé, ou seulement si j'ai pensé quelque chose. Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. »

Vivre et sentir cela, c'est aussi poser deux choses – d'un côté : soi ; de l'autre : tout le reste. L'expérience de la conscience de soi est aussi l'expérience de sa solitude, l'expérience d'une distance infranchissable avec le monde et les autres consciences. Mais c'est aussi cette distance qui permet la différence et le recul. Une différence entre nous tous et un recul envers les choses qui nous entourent. Et l'expérience est sans limite, car même dans la solitude de ma conscience dont je sens l'existence, je ne sais pas encore qui je suis moi qui suis un être conscient.

Il convient donc de se demander à présent si l'on peut se définir par la conscience, ou si au contraire la conscience, propre de l'homme, en fait un être indéfinissable.



2. Conscience et représentation

Je pense et je suis ; mais pour autant je n'ai pour l'instant aucun moyen de savoir si ce que je pense correspond bien à la réalité. Je ne sais même pas si je suis ce que pense être. Je ne suis à présent qu'une conscience, c'est-à-dire un sujet doté de cette essentielle capacité de se représenter et d'imaginer des choses.

Il convient de s'arrêter sur cette singulière situation et de comprendre à quel point elle peut être source d'illusion. Nous ne voyons jamais directement la réalité mais uniquement et toujours des représentations projetées sur l'écran de nos consciences. Et ces projections sont perturbées et influencées par un nombre d'éléments et de faits incalculables : souvenirs, émotions, affectivité, opinions, préjugés, milieu social, éducation..., auxquels on peut rajouter l'imperfection de chacun des sens censés nous apporter des informations, et, pour ceux qui y croient, l'hypothèse de l'inconscient. Ce mélange d'éléments, de faits et d'hypothèses constitue **la subjectivité propre à chaque conscience**.

L'illusion la plus dangereuse et répandue est l'égoïsme¹ que rend possible la subjectivité des consciences. Cela consiste à confondre sa position et sa situation : ce n'est pas parce que je suis au centre de mes représentations du monde (puisque c'est ma conscience qui les constitue) que pour autant le monde tourne autour de moi. Et ils sont nombreux ceux et celles qui déçus, trahis ou effrayés par la réalité, aimeraient qu'elle soit ou devienne comme ils la voulaient. Le déni et la mauvaise foi, les attitudes de fuite ou au contraire de toute puissance accompagnent bien souvent et malheureusement la subjectivité des consciences qui se prend parfois même au jeu du fantasme de l'omniscience.

Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*, 1873

« La conscience, en tant que moyen de conservation de l'individu, déploie ses principales forces dans le travestissement ; car c'est le moyen par lequel se maintiennent les individus plus faibles, moins robustes, qui ne peuvent pas se permettre de lutter pour l'existence à coups de cornes ou avec la mâchoire affilée des bêtes de proie. C'est chez l'homme que cet art du travestissement atteint son sommet : illusion, flagornerie, mensonge et tromperie, commérage, parade, éclat d'emprunt, masques, convention hypocrite, comédie donnée aux autres et à soi-même, bref

1. On distinguera toujours les termes « égoïsme » et « égoïsme » que l'opinion confond souvent. L'égoïste ne pense qu'à lui ou d'abord à lui mais ne pense pas que le monde tourne pour autant autour de lui.

le sempiternel voltigement autour de cette flamme unique : la vanité — tout cela impose si bien sa règle et sa loi que presque rien n'est plus inconcevable que la naissance parmi les hommes d'un pur et noble instinct de vérité. Ils sont profondément immergés dans des illusions et des images de rêve, leur œil ne fait que glisser vaguement à la surface des choses et voit des "formes", leur sensation ne conduit nulle part à la vérité, mais se contente de recevoir des excitations et de pianoter pour ainsi dire à l'aveuglette sur le dos des choses. »

C'est contre ces illusions et assombrissements de la conscience (dont le paroxysme en société s'appelle obscurantisme) que lutte la philosophie. La philosophie est d'abord une lutte contre toute forme d'occultation des consciences, et donc une lutte contre l'opinion, les superstitions et toutes les illusions fondées sur l'égoïsme. On comprend alors autrement la démarche de Descartes (et de la philosophie en général) : s'affirmer, exister par soi-même, c'est aussi nier le reste et aussi et surtout ce qui semblait le plus commun et le plus évident ; car il est si facile en tant qu'être conscient d'utiliser ou de se laisser berné par « l'art du travestissement ».

La philosophie est en ce sens et fondamentalement une tentative de prise de conscience éclairée de la réalité, et cette prise de conscience change profondément le sujet qui l'effectue, et lui permet d'affirmer son identité.



3. Conscience et identité

■ L'Être et le Néant

La conscience apparaît donc à la fois comme un pouvoir d'affirmation et de négation, parfois même de « néantisation ». Et il est possible en étudiant ce pouvoir non pas de définir l'homme mais de comprendre peut-être mieux ce que masquent et ce que dévoilent chaque conscience et chaque existence. Comprendre l'homme en tant qu'individu doué de conscience suppose de distinguer en lui deux façons d'être. Ces deux manières d'être que certains appellent « moi privé » et « moi social », et que Sartre réinvente, prolonge et précise en parlant « d'être en soi » et « d'être pour soi », renvoient à l'existence de chacun se sentant à la fois déterminé et pourtant libre.

« L'être en soi » désigne la façon dont chacun apparaît déterminé par son passé, ses actes, son milieu et renvoie à la difficulté d'échapper aux contraintes sociales, physiologiques ou psychologiques. « L'être pour soi »

désigne au contraire **le pouvoir de la conscience sur l'être** ; c'est-à-dire la possibilité pour chacun en tant qu'il est doué de conscience de réfléchir sur soi, les autres et le monde, et ainsi échapper à ses déterminations et pouvoir à chaque instant se déterminer autrement. **Ce pouvoir de la conscience s'appelle donc liberté.**

Cette conscience, synonyme de liberté, ne peut justement pas définir l'homme, puisque **être libre, c'est pouvoir toujours être autre**. Et chaque conscience est impénétrable, invisible aux autres dans ses intentions et ses désirs, justement parce qu'elle est synonyme de liberté. La liberté survit souvent dans l'intime et le non dévoilé¹.

Être libre et pouvoir ainsi sans cesse renvoyer au néant ce que j'ai été. Être conscient et pouvoir anéantir les déterminations et les influences en choisissant d'exister autrement. Exister, et avoir conscience infiniment de n'être jamais totalement déterminé ou contraint par tout ce qui pèse sur moi. Être humain et me placer sans cesse entre l'être et le néant.

À l'extrême, cela consiste à devenir totalement responsable et sans excuses face à ses choix, ses actes et son histoire. Mais la plupart, par paresse et lâcheté, préfèrent à cette liberté vertigineuse une « mauvaise foi » rassurante qui consiste à affirmer que je ne suis que cet « être en soi » déterminé par son milieu, son histoire, ses devoirs – et ainsi pouvoir s'enfermer dans l'illusion et l'excuse de « l'ordre des choses », ou du « c'est comme ça, j'y peux rien ». Cette majorité n'aime pas savoir que tout peut toujours changer et préfère le plus souvent le confort à la liberté – et même dans la passion.

Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946

« L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence, l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord

1. Dans *1984*, Georges Orwell présente une dictature où des écrans à la fois émetteurs et récepteurs sont partout, et surtout dans les endroits les plus intimes, afin d'espérer pouvoir contrôler ce qui rend chacun unique et humain : la conscience. Le roman commence au moment où le héros découvre un angle mort grâce auquel il prend conscience du monde qui l'entoure avec l'espoir fou de s'en échapper.

ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. [...].

Ce que les gens veulent, c'est qu'on naisse lâche ou héros. [...] Et au fond, c'est cela que les gens souhaitent penser : si vous naissez lâches, vous serez parfaitement tranquilles, vous n'y pouvez rien, vous serez lâches toute votre vie, quoi que vous fassiez ; si vous naissez héros, vous serez aussi parfaitement tranquilles, vous serez héros toute votre vie, vous boirez comme un héros, vous mangerez comme un héros. Ce que dit l'existentialiste, c'est que le lâche se fait lâche, que le héros se fait héros ; il y a toujours une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche, et pour le héros de cesser d'être un héros. Ce qui compte, c'est l'engagement total, et ce n'est pas un cas particulier, une action particulière, qui vous engage totalement. »

Si ces quelques lignes en ont irrité beaucoup et vous mettent peut-être mal à l'aise, c'est avant tout parce qu'elles dévoilent différentes façons habituellement admises d'échapper à ses responsabilités. Être de mauvaise foi consiste alors à ne pas assumer, non pas la part d'engagement, mais l'engagement total que suppose chacun des actes que nous décidons, en toute conscience, d'accomplir. Être lâche, en ce sens, est le toujours le résultat d'un choix (par rapport à des événements) et non pas comme la majorité aimerait le croire le résultat de circonstances ou de forces invisibles comme le tempérament ou l'inconscient : « le lâche se fait lâche, (et...) il y a toujours une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche ». Et c'est finalement réduire à néant le pouvoir que confère à chacun la conscience que de lui chercher sans cesse de fausses excuses¹.

1. La suite de cette critique est exposée à propos de « l'inconscient ».